

La

# Semaine Religieuse

DE

## Québec

VOL. XX

Québec, 23 mai 1908

No 41

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

### SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 641. — Les Quarante-Heures de la semaine, 641. — Visite pastorale, 642. — Mandement à l'occasion des fêtes du Monument Laval, 642. — Chronique diocésaine, 646. — Visite de Son Eminence le Cardinal Logie, 647. — Pèlerinage à Ars, 648. — Bilan géographique de l'année 1907, 653. — Bibliographie, 654.

### Calendrier

— o —

24	DIM.	b	V après Pâques. Notre-Dame Auxiliatrice, <i>dbl. maj. Kyr.</i> de la Ste Vierge. II Vêp., mém. du suiv., du dim. et de S. Urbain, pape et martyr.
25	Lundi	b	Rogations. S. Grégoire VII, pape et confesseur.
26	Mardi	b	Rogations. S. Philippe de Néri, confesseur.
27	Merc.	b	Rogations. S. Bède le Vénéral, conf. et docteur.
28	Jeudi	b	ASCENSION ( <i>d'obl.</i> ), <i>I cl. Kyr.</i> 2nd ton. II vêp., mém. du suiv.
29	Vend.	tb	Ste Marie Madeleine de Pazzi, vierge (27).
30	Samd.	tb	De l'octave.

### Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

24 mai, Retraite de Manrèse. — 25, Sainte-Sophie. — 27, Monastère des Ursulines, Québec. — 29, Notre-Dame-de-Buckland.

✚ Le directeur de la *Semaine religieuse* sera absent de Québec toute la semaine prochaine.

— ✚ —  
**Visite pastorale**  
 — o —

Saint-Honoré-de-Shenley.....	Samedi	23—24 mai.
Saint-Ephrem.....	Dimanche	24—26 “
Saint-Méthode.....	Mardi	26—27 “
Saint-Evariste.....	Mercredi	27—28 “
Sainte-Martine.....	Jedi	28—29 “
Saint-Vital-de-Lambton.....	Vendredi	29—31 “

— ✚ —  
**MANDEMENT**

A L'OCCASION DU DEUXIÈME CENTENAIRE DE LA MORT  
 DU VÉNÉRABLE MONSEIGNEUR DE LAVAL ET  
 DE L'ÉRECTION D'UN MONUMENT EN SON HONNEUR  
 DANS LA VILLE DE QUÉBEC

LOUIS-NAZAIRE BÉGIN, PAR LA GRACE DE DIEU ET  
 DU SIÈGE APOSTOLIQUE, ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC.

*Au clergé séculier et régulier, aux communautés religieuses  
 et à tous les fidèles de l'archidiocèse de Québec, Salut et Bénédiction en Notre-Seigneur.*

Nos Très Chers Frères,

Le 6 mai 1708 décédait au Séminaire de Québec, dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge, après une vie de labours féconds et d'héroïques souffrances, un personnage dont le nom, déjà illustre sur cette terre encore jeune d'Amérique, devait se perpétuer dans la mémoire de ses compatriotes et rayonner d'un éclat de plus en plus vif à travers toutes les vicissitudes de notre histoire. Monseigneur François de Montmorency-Laval, premier évêque de Québec,

allait recueillir au ciel le fruit de ses hautes vertus et la récompense de ses rares mérites.

Deux cents ans se sont écoulés depuis la date de cette mort qui plongeait dans le deuil l'âme de tout un peuple et l'Eglise de tout un continent.

Sur ce sol arrosé de ses sueurs, l'œuvre du vénérable fondateur n'a pas péri. Bien au contraire, elle a grandi, elle s'est développée dans des proportions merveilleuses. Près de cent diocèses sont sortis, comme des rameaux pleins de sève, du tronc vigoureux de l'Eglise mère, et autour du tombeau de celui qui planta et cultiva cet arbre à jamais béni, des œuvres, des institutions nouvelles ont surgi, végétation puissante que chaque jour voit croître et s'étendre davantage et qui n'est, à bien dire, que l'épanouissement progressif de l'œuvre initiale.

C'est pour célébrer cet étonnant progrès que dans notre chère ville de Québec, par les soins reconnaissants de ses fils et la générosité spontanée de ses amis, un monument vient d'être élevé à la mémoire du grand évêque auquel le Canada, disons mieux, une grande partie de l'Amérique du Nord doit, à un si haut degré, le bienfait de la foi religieuse.

Dans quelques jours, Nos Très Chers Frères, vous aurez l'insigne bonheur de contempler, sur son piédestal de gloire, cette belle et grave figure. Sortant en quelque sorte de son tombeau, Monseigneur de Laval réapparaîtra aux yeux réjouis de ses concitoyens dans tout le rayonnement de l'histoire. Nous le verrons, après deux siècles, bénissant dans l'allégresse du triomphe le champ immense et fertile qu'il laboura et ensemença au milieu d'indicibles fatigues. Ce sera pour nous la résurrection de souvenirs reconfortants et pour lui la glorification de l'apothéose.

En face d'un tel spectacle et à la pensée des développements de toutes sortes, intellectuels, spirituels et sociaux, dont nous avons la joie de constater dans l'Eglise établie par l'évêque de Pétrée le fait éclatant, il est naturel de se demander à quoi tient ce fait remarquable et quels principes de force et de vitalité l'évêque-fondateur sut mettre à la base de son œuvre.

Et la réponse à cette question, nous la trouvons, Nos

Très Chers Frères, dans les enseignements lumineux du saint Evangile, dans les pages où Notre-Seigneur nous enseigne sur quelles bases il a lui-même fondé son Eglise.

S'inspirant des saintes Ecritures, la théologie catholique attribue à la véritable Eglise quatre propriétés fondamentales qui en sont les prérogatives nécessaires et, par là même, les marques distinctives et caractéristiques.

L'Eglise du Christ est, en effet, une, sainte, catholique et apostolique : une (1) par l'identité de doctrine, le cachet immuable de ses dogmes et l'autorité centrale et souveraine de son gouvernement ; sainte (2) par la fécondité morale de ses principes, le caractère sacré de ses institutions, la floraison admirable des vertus dont elle porte en soi la racine ; catholique (3), parce qu'elle embrasse dans le rayon de son influence tous les temps et tous les peuples ; apostolique (4), parce que, toute répandue qu'elle soit dans les régions les plus reculées de l'univers, elle garde, chez les peuples qui la composent, la chaîne d'or qui la rattache, sans rupture de continuité, au centre de la foi chrétienne, au foyer de l'autorité divine, à la Chaire du bienheureux Pierre, prince des Apôtres, premier pontife romain et vicaire de Jésus-Christ.

Là où sont ces propriétés, là est la vraie Eglise. Elles en sont l'indication sûre et vivante, le pur et éclatant reflet. Et plus ces notes distinctives resplendent dans l'Eglise d'une nation quelconque, plus cette Eglise, sans cesser d'être elle-même, participe de la grandeur, de la vitalité et de la fécondité inépuisable de l'Eglise universelle.

Ce sera l'éternel honneur de l'Eglise de Québec et, avec elle, de l'Eglise canadienne tout entière, d'avoir été, dès le principe, placée et très solidement fixée sur les bases mêmes où Notre-Seigneur a établi sa grande œuvre sociale, et d'avoir pu, de bonne heure, se développer dans les conditions de la plus entière conformité avec les caractères de la sainte Eglise romaine.

(1) Ephes., IV, 5 : « *Unus Dominus, una fides, unum baptisma* » ; Joan., x, 16 : « *Unum ovile et unus pastor.* »

(2) Ephes., I, 3 : « *Christus dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea ut illam sanctificaret.* »

(3) Rom., I, 8 : « *Fides vestra annuntiatur in universo mundo.* »

(4) Joan., XX, 21 : « *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* »

Monseigneur de Laval comprenait trop bien l'indispensable nécessité, dans l'Eglise du Christ, de l'unité de doctrine comme aussi de l'unité de gouvernement, pour ne pas relier par cette double attache au centre de la vérité catholique et de la juridiction ecclésiastique la société religieuse qu'il avait la mission de fonder.

Dans un siècle où la foi était menacée par de graves erreurs, où le jansénisme rebelle s'attaquait au dogme miséricordieux de la Rédemption, où le gallicanisme arrogant entraînait la constitution même de l'Eglise pour faire de cette société la vassale des princes, l'illustre prélat, formé à l'école des disciples de saint Ignace, sut, avec un soin jaloux, garder intact le dépôt de la doctrine. *Depositum custodi*, disait saint Paul à Timothée. Cette parole de l'Apôtre ne cessait de retentir à ses oreilles, et voilà pourquoi, le regard tourné vers Rome, il s'appliquait à reproduire dans sa prédication, dans ses mandements, dans ses instructions dogmatiques et morales les enseignements mêmes de Rome.

Voilà pourquoi encore il se montrait soucieux d'éloigner de son peuple tout contact qui eût pu porter atteinte à la pureté de ses croyances. C'est ce désir d'unité religieuse qui lui fit demander au roi de ne pas permettre aux hérétiques l'accès de la terre canadienne, et c'est ce même sentiment qui le faisait se réjouir si vivement chaque fois que des conversions à la religion catholique se produisaient sous ses yeux ou par le fait de son intervention.

Convaincu que l'union avec Rome ne saurait jamais être trop étroite, Monseigneur de Laval voulait que, non seulement dans la doctrine, mais même dans la discipline, l'Eglise de Québec fût en parfait accord avec l'Eglise Romaine. C'est ainsi qu'il adopta pour lui-même et pour ses prêtres le bréviaire romain, le missel romain, le cérémonial romain.

On sait quel zèle intelligent et industrieux l'Eglise catholique montra toujours pour les progrès de l'éducation tant sacrée que profane. Le fondateur de l'Eglise de Québec n'eut rien de plus pressé, en arrivant en ce pays, que de travailler, au prix des plus grands sacrifices, à favoriser la culture des lettres et des sciences. Dans ce but, il fonda—sans compter la première école normale et la première école indus-

trielle du Canada—un grand et un petit Séminaire, pépinière féconde de prêtres pieux et de citoyens éclairés, et dans cette fondation, d'une portée si considérable pour les intérêts religieux et sociaux de sa patrie, ce sont les décrets du saint Concile de Trente, dont il était si parfaitement instruit, qui guidèrent ses décisions.

(A suivre.)

— o —  
Chronique diocésaine

— Dimanche dernier, à l'église de Saint-Jean-Baptiste de Québec, et au cours d'une grand'messe pontificale, S. G. Monseigneur l'Archevêque a conféré la prêtrise à MM. les abbés Horace Gagnon, Eugène Miller, Emile Jobin et Joseph Dubé, *du diocèse de Québec*. Les trois premiers sont de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste.

— Dimanche dernier, à 6 heures, à la Basilique, S. G. Mgr l'Auxiliaire a conféré le sacrement de l'Ordre pour la première fois. Voici la liste des ordinands :

SOUS-DIACONAT : MM. Maximilien Gendron, Adélarde Bilo-deau, *du diocèse de Québec*.

DIACONAT : M. Ronald Mc Donald, *du diocèse de Charlottetown*.

PRÊTRISE : MM. Omer Fortin, Maxime Fortin, Arthur Maheu, J. Thomas Nadeau, Joseph Breton, G. Groleau, *du diocèse de Québec*.

— Lundi midi, S. G. Monseigneur l'Archevêque est parti pour la Visite pastorale. Cette Visite a eu lieu, durant la semaine, dans les paroisses de Saint-Henri, de Sainte-Hénédiène, de Saint-Victor et de Saint-Benoît-Labre.

— S. G. Monseigneur l'Auxiliaire s'est prêté volontiers, depuis sa consécration, à des invitations de la part de nombreuses institutions et communautés.

La semaine dernière, notamment, on a fait à Sa Grandeur de très belles réceptions au Séminaire de Québec, à l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur et à l'Académie commerciale. Lundi de cette semaine, le Collège de Lévis, où Mgr Roy a commencé son cours d'études, avait à son tour l'honneur et la joie de recevoir son ancien élève.

— Dans l'après-midi de dimanche dernier, les honorables Juges Sir F. Langelier et Lemieux ont tenu une belle assemblée antialcoolique, dans la Basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré. S. G. Mgr l'Auxiliaire, qui faisait en même temps son pèlerinage à la Bonne-Sainte-Anne, prit part à cette assemblée, et confirma de son impressionnante parole les éloquents discours des deux conférenciers.

---

### Visite de Son Eminence le Cardinal Logue

---

Après beaucoup d'années, nous avons revu les insignes cardinalices portés par un vénérable pontife...

C'est lundi dernier que notre ville a eu l'honneur de recevoir la visite de Son Eminence le Cardinal Logue, archevêque d'Armagh et primat de Toute l'Irlande.

L'annonce très tardive de cette visite a empêché toute organisation préalable d'un programme pour le bref séjour de Son Eminence à Québec.

On sait que le cardinal a traversé l'océan pour assister aux grandes fêtes qui viennent de signaler le centenaire du diocèse de New-York. Avant de retourner en Europe, il a voulu visiter quelques villes des Etats-Unis et du Canada. C'est ainsi que lundi matin il arrivait de Montréal.

La suite du Cardinal se composait de S. G. Mgr R. Browne, évêque de Cloyne, et de son secrétaire M. l'abbé W. F. Browne; de M. l'abbé M. Quinn, secrétaire de Son Eminence; de Mgr P.-J. Hayes, chancelier de l'archevêché de New York; et de MM. les abbés J. P. Killoran et O'Reilly, vicaires à Saint-Patrice de Montréal.

Mgr Marois, V. G. et M. l'abbé J. Laberge, de l'Archevêché, les RR. PP. Rédemptoristes de Saint-Patrice, et un bon nombre des plus notables catholiques irlandais de la ville, accueillirent l'illustre visiteur, qui arrivait par le Grand-Tronc, et l'escortèrent jusqu'au palais archiépiscopal.

Durant l'avant midi, le cardinal et sa suite, accompagnés par M. l'abbé Lindsay, visitèrent plusieurs des institutions et des endroits remarquables de la ville.

L'après-midi, S. G. Mgr l'Auxiliaire accompagna les visiteurs au sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré.

Le cardinal a quitté la ville, vers le soir, pour les États-Unis. La population irlandaise, à son départ, lui a fait une ovation chaleureuse. Le cortège qui l'escorta de l'archevêché jusqu'au quai du bateau de Lévis, se composait de la musique de la garnison, des élèves de l'école Saint-Patrice, et d'un très grand nombre de catholiques irlandais. Mgr l'Auxiliaire accompagna le cardinal jusqu'à la gare de Lévis, où Son Eminence, de la plateforme du char, adressa de chaleureux remerciements à la foule immense qui assistait à son départ.

S. E. le cardinal Logue est âgé de 67 ans, mais il paraît être d'un âge beaucoup plus avancé. Ses manières sont très sympathiques.

Son Eminence et sa suite ont paru charmés de leur séjour à Québec. Il faut noter, aussi, que la température était, lundi, idéalement belle; c'était, assurément, l'une des journées les plus exquises que nous ayons ici.

Le cardinal Logue doit, au commencement de juin, être de retour dans sa ville d'Armagh — dont le premier évêque fut saint Patrice, le grand apôtre de l'Irlande.

---

### Pèlerinage à Ars

---

Un jour de cet hiver, qu'il faisait très froid, je partis de Lyon pour me rendre à Ars. Le voyage n'est pas de ceux que conseilleront, je suppose, les « Comités d'initiative », il n'a rien de pittoresque; il faut l'entreprendre en pèlerin, avec la foi pour compagnon. Alors la route est brève.

Ce nom du village des Dombes, je me rappelle l'avoir entendu prononcer par mes parents, dans ma petite enfance. J'avais six ans quand le curé d'Ars est mort, en 1859, et mon esprit a retenu le son d'une ou deux phrases que disait ma mère à table, en ces temps où les nouvelles du dehors pénétraient moins souvent qu'aujourd'hui dans la maison, et fixaient plus fortement l'attention. Elle disait: « Ce sont des foules qui vont à Ars. Quatre-vingt mille personnes cette année! J'aimerais aller avec elles. » Hélas! elle n'a vu Ars que par les yeux de son fils qui regardaient pour elle, et, tout le temps du voyage, j'essayais de penser ce que la chère morte aurait pensé

elle-même. Elle disait vrai : soixante mille, quatre-vingt mille pèlerins par an, de 1849 à 1859, sont allés visiter « le saint ». Les hommes, même non croyants, ont un tel besoin de la sainteté, qu'ils courent à elle dès qu'ils l'aperçoivent. Ils lui demandent la confirmation dans la foi, la certitude des pardons divins, quelquefois la sévérité secrète des jugements qu'ils redoutent, et puis la santé, l'amour, l'espérance, l'avenir, moins de chagrins : tous les miracles. Ils allaient au curé d'Ars comme ils sont allés depuis à Dom Bosco, comme ils iront demain à celui qui aura tant de foi qu'il ne ressemblera plus aux hommes.

Je songeais encore, dans le train qui m'emportait de Lyon vers Villefranche : quelle réponse, cette vie du curé d'Ars, à tant de questions que nous croyons nouvelles ! Quel saint fait pour le temps présent, et pour la France contemporaine, et sorti d'elle, « *made in France* » !

Voilà un séminariste qui a commencé par être berger, — admirez une fois de plus la gloire de cette profession contemplative ! — il n'a aucune littérature, il est timide, on affirme déjà, on prévoit qu'il ne sera jamais capable d'être curé de canton, quelques-uns se moquent de sa rusticité : mais peu d'années après, celui que l'on juge ainsi attire à lui les multitudes ; il fait la leçon aux gens du monde, aux prédicateurs et aux professeurs, aux riches, aux puissants, aux mandarins titulaires de la plume de paon, d'oie ou de vautour ; il lit dans l'avenir ; il prie et les malades sont guéris ; ses paroles sont toutes simples comme lui, mais elles ont un pouvoir d'émotion à quoi rien ne résiste, une clarté qui ravit, une grandeur qui attire, et ceux mêmes qu'il ne convertit pas se retirent en disant : « Comme il est poète ! »

Voilà un prêtre que son évêque envoie dans une paroisse indifférente en matière de religion, semblable moralement aux paroisses voisines, où le lourd paganisme des campagnes non chrétiennes tenait le paysan asservi à la terre, corps et âme, et tolérait encore le prêtre, mais le laissait seul dans l'église, avec quelques enfants, quelques vieux, quelques femmes. Un homme ordinaire, un demi-saint même, eût essayé de convertir ce peuple, rencontré dix mille obstacles, gémi, échoué et désespéré. Le curé d'Ars essaya, rencontra les dix mille obstacles, échoua d'abord, n'accusa que lui-même et redoubla de

sacrifices, de prières et d'efforts. Quand il mourut, tous ses paroissiens, sans exception, étaient revenus à la pratique religieuse, et le village d'Ars ressemblait à une île sortie de la mer, et où toutes les nations viennent aborder.

Voilà un curé, me disais-je encore, qui n'a jamais eu d'« avancement », si ce n'est après sa mort, lorsqu'il a été déclaré bienheureux. Avancement ! le mot lui eût fait horreur ! On le vit bien, quand un gouvernement — je crois que c'est l'Empire — eut l'amusante idée de décorer l'abbé Vianney, d'estampiller le thaumaturge, de se concilier un prédicateur aussi populaire. Jamais M. Vianney ne porta la croix de la Légion d'honneur. Mais il fit mieux encore : Mgr Chalandon, évêque de Belley, étant venu à Ars, le curé le reçut à la porte de l'église, s'inclina, dit quelques mots, et, à ce moment même, sentit ses épaules enveloppées dans les plis d'une étoffe de soie. Il tressaillit d'étonnement, reconnut le camail des chanoines de Belley, et fit un geste pour l'arracher. Par respect pour l'évêque, il se résigna à garder, pendant l'office, le mantelet noir bordé d'hermine. Mais, peu de jours après, Mgr Chalandon recevait de son curé d'Ars une lettre. Je l'ai tenue dans mes mains à Lyon, cette lettre vénérable et mal orthographiée. Elle disait : « Monseigneur, le *camaille* que vous avez eu la grande charité de me donner m'a fait un grand plaisir : car ne pouvant achever de compléter une fondation, je l'ai vendu 50 francs. Avec ce prix, j'ai été content ». Elle était signée : « Jean-Baptiste Vianney, pauvre curé d'Ars. »

Que d'esprit il avait, ce pauvre homme, et quel grand esprit ! On a bien fait de rassembler dans un livre des fragments de catéchismes, d'homélies, de conversations du saint, et d'intituler ce livre : « *Esprit du curé d'Ars* ». Je crois que peu de lectures pieuses conviennent mieux que celle-là à notre temps, parce qu'on y trouve en abondance ce qui nous manque à tous, plus ou moins : la simplicité, la gaieté, la légèreté ailée de l'âme croyante, l'intelligence de la souffrance et la force de souffrir. J'avais emporté avec moi le livre, et je soulignais d'un coup de crayon, çà et là, une pensée de l'abbé Vianney. Je me préparais ainsi à voir son église et sa maison. Il disait : « Celui qui ne prie pas est comme une poule ou une dinde que ne peuvent s'élever dans les airs. Le bon Dieu aura plutôt pardonné

à un pécheur repentant qu'une mère n'aura retiré son enfant du feu... Je ne trouve rien de si à plaindre que ces pauvres gens du monde. Ils ont sur les épaules un manteau doublé d'épines ; ils ne peuvent faire un mouvement sans se piquer, tandis que les bons chrétiens ont un manteau doublé d'une peau de lapin ». Et puis, à côté de ces familiarités opportunes, des images neuves ! « Il faut, quand on prie, ouvrir son cœur à Dieu, comme le poisson quand il voit venir la vague... Notre âme est emmaillotée dans notre corps, comme un enfant dans ses langes on ne lui voit que la figure ». Et puis, des phrases d'une allure étonnante : « Rien n'est solide, rien, rien ! Si c'est la vie, elle passe ; si c'est la fortune, elle s'écroule ; si c'est la santé, elle est détruite ; si c'est la réputation, elle est attaquée Nous allons comme le vent ».

J'allais moins vite que le vent. A Villefranche, j'avais quitté le chemin de fer et pris une voiture qui passait pour fermée dans le pays. Elle descendait les côtes comme elle les montait, prudemment, et d'ailleurs, le sol n'avait que de longues ondulations, des pentes faibles, comme il convient au sommet d'un plateau.

Vers neuf heures, à l'angle d'un champ, j'apercevais la statue de la sainte préférée de l'abbé Vianney, sainte Philomène, le bras étendu montrant une quinzaine de maisons blanches, enveloppant la place de l'église. Ce n'est pas là tout le village, mais les autres maisons couvrent le versant d'un coteau qui tombe vers la rivière ; on ne les voit pas quand on arrive par la route de Villefranche et, de ce côté, Ars a l'air d'une couronne. L'église est au centre, la double église, car on a conservé l'ancienne, qui est devenu la nef d'une construction nouvelle. Un chœur, un transept en belle pierre blanche, des sculptures, des vitraux, des dallages de marbre, une atmosphère lumineuse créée par un grand artiste, font une auréole à ce vieux corps de maçonnerie sans style et sans beauté. Mais toute l'émotion est là, entre ces murs qui ont vu le curé d'Ars, qui ont frémi du son de sa voix, dans les chapelles mal éclairées, où fleurissent toujours, dans la demi-ombre, les lys de porcelaine enrichis de feuilles dorées, que le Saint déposait aux pieds de sainte Philomène.

J'entre dans chacune des chapelles, de la vieille église, et je

m'arrête plus longuement dans la chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste, parce que là se trouve le confessionnal de l'abbé Vianney, je pourrais dire le cachot où il se tint pendant des jours entiers et des nuits entières, héroïquement, prisonnier infatigable de toutes les misères, de toutes les lassitudes morales qui venaient à lui. Je songe, en touchant ces humbles planches de bois, que des drames d'une haute beauté, inconnue à jamais, se sont accomplis là, et je songe aussi au don qu'avait l'abbé Vianney de lire, sur le visage des pèlerins, tout le passé secret et tout l'avenir. Puis mon guide, qui n'est autre que le curé actuel d'Ars, — un vieux prêtre bien droit de corps, bien droit de regard, bien droit d'esprit, et qui doit être un peu parent de l'ancien, — me conduit dans la sacristie de l'abbé Vianney. Dix pieds carrés, une crédence, une armoire pour serrer les ornements sacerdotaux et les vases de fleurs des autels, un second confessionnal de cet homme dont la vie se passait à absoudre les péchés des autres, une image accrochée à un clou, des murs qui ont toujours eu froid : voilà ce que j'aime ici, les témoins que j'entends le plus volontiers, car ils n'ont jamais varié et ne se sont pas quittés, et personne n'a même eu l'idée de leur faire une toilette.

La visite du presbytère est bien émouvante aussi ; malgré un peu d'arrangement, — et l'excuse c'est la foule toujours pillarde, — la maison parle encore clairement. Je vois la salle à manger, — si l'on peut donner ce nom à la pièce où le curé d'Ars mangeait, chaque jour, une pomme de terre bouillie, — l'escalier, quelques chambres devenues un musée, la chambre enfin où le bienheureux mourut, et telle qu'elle était au moment de la mort. Le lit est encore garni du matelas épais d'une main tout au plus, et des planches qui ont toujours constitué le sommier élastique de M. Vianney ; il est enveloppé des mêmes rideaux que « le grappin » déchirait ; et la petite bibliothèque est là aussi, et la lanterne sur la cheminée, et l'écuelle sur la table.

A onze heures, M. le curé d'Ars a pris congé de moi :

— Excusez-moi, monsieur, je vais faire le catéchisme.

— Aujourd'hui mercredi ?

— Je le fais tous les jours, pendant une heure, et tous les enfants y viennent, depuis sept ans jusqu'à treize.

— Qui a établi cela ?

— Le bienheureux.

Ce nom-là est doux à entendre, dans la dure tempête où nous vivons tous. Il a été donné après la mort, mais la béatitude qu'il exprime a commencé dès la vie. Elle a été communiquée à des milliers de créatures troublées et désespérées. Quel prodigieux ouvrier de bonheur humain et divin, quelle force de consolation et de résurrection a passé dans ce village, quel génie plus bienfaisant que tous les autres, ceux des lettres, ceux des sciences, ceux des arts, quelle gloire plus proche de tout le peuple et plus sûre de durer !

Je me disais, en quittant Ars, que ce serait une belle œuvre, d'envoyer les élèves des grands séminaires, quand ils achèvent leurs études, prendre leur dernière leçon dans la paroisse de l'abbé Vianney.

REN BAZIN,

*de l'Académie française.*

— o —  
Bilan géographique de l'année 1907

PAR F. ALEXIS-M. G.

— o —  
EUROPE (*Fin.*)

PORTUGAL. — Les difficultés gouvernementales, nées de l'anarchie parlementaire, n'ont pas manqué au roi don Carlos, qui s'est vu dans la nécessité de conférer une sorte de dictature au ministre Franco et de suspendre les chambres, ce qui est arrivé fréquemment au Portugal. Des partis mécontents ont été jusqu'à offrir la couronne à don Miguel de Bragance, dont la famille a quitté le Portugal en 1834 pour habiter l'Autriche. Le roi Charles compte sur l'appui de l'Espagne et, au besoin, de la flotte anglaise pour se maintenir. Du reste, les intentions du ministre dictateur sont de rétablir le système représentatif sur la base constitutionnelle, que des abus avaient fait éluder.

Au point de vue économique, le Portugal reste un fief de l'Angleterre, son principal fournisseur d'objets manufacturés, et son premier acheteur de vins et autres produits agricoles ou miniers.

ROUMANIE ET BULGARIE. — Le roi Charles 1<sup>er</sup> de Roumanie,

que l'on disait mourant en décembre 1906, est encore debout, mais sa santé est toujours précaire. Il est né en 1839.

Le prince régnant de Bulgarie, *Ferdinand I<sup>er</sup>* (catholique), vient d'épouser en secondes noces la princesse Eléonore de Prusse (protestante). Sa première femme, Marie de Parme (catholique) lui a donné quatre enfants, dont trois sont élevés dans le catholicisme, tandis que, par politique, le prince héritier Boris (13 ans) a été baptisé grec-orthodoxe !

On parle d'une alliance roumano-bulgare contre l'éventualité d'une agression des Etats voisins. Ces deux pays, comme la Hongrie, fournissent beaucoup de blé et de maïs pour l'Europe occidentale. Les femmes roumaines, sous l'impulsion de la reine-poète Carmen Sylva, excellent dans la confection des costumes et des tapis brodés.

En SERBIE, le roi Pierre 1<sup>er</sup> cherche à faire oublier les crimes de son avènement tragique au trône en 1903.

Le MONTENÉGR0 est en ce moment en délicatesse avec les Turcs pour des raisons de frontière et des cas de pillage. On sait que la fille du prince Nicolas est devenue la reine actuelle d'Italie, après abjuration de la religion grecque.

TURQUIE. — Tandis que le peuple turc se débat dans la misère et que l'anarchie règne toujours en Macédoine, le sultan Abdul-Hamid, qui passe pour cruel et très dépensier, veut, dit-on, se donner le luxe du navire de guerre gigantesque, d'un cuirassé de 26.000 tonnes, à construire en Amérique ! A moins que ce ne soit un canard américain !

En *Macédoine*, les bandes grecques et bulgares commettent des incursions, qui complètent les sauvageries des bachi-bouzouk et autres soldats turcs chargés de les combattre. Les milices organisées par les gouvernements d'Autriche, de France et de Russie, paraissent impuissantes à arrêter le mal, du moins dans les détails.

GRÈCE. — Le prince Georges, second fils du roi Georges I<sup>er</sup> et ci-devant gouverneur de la Grèce, a épousé la princesse Marie, fille du prince Roland Bonaparte.

Le gouvernement grec a accordé à un syndicat anglais le droit de repêcher, si possible, la flotte turque coulée à la bataille de Navarin, avec un trésor supposé de 35 millions. Bonnechance !

EUROPE. — Parmi les cinq grandes divisions du globe désignée

sous le nom de *Parties du monde*, l'EUROPE est bien la plus petite, puisqu'elle comprend à peine 10 millions de kilomètres carrés, soit le treizième de la surface des terres, tandis que l'Asie et l'Amérique comptent chacune pour quatre treizièmes, l'Afrique pour trois treizièmes, et l'Océanie pour plus d'un treizième, en y comprenant l'Insulinde ou Malaisie.

Quoi qu'il en soit, l'Europe rachète cette infériorité en étendue par une exubérance de population relative, puisque sur les 1,600 millions d'habitants du globe, elle en compte plus du quart, soit 420 millions, avec une densité de 42 habitants par kilomètre carré, tandis qu'elle n'est que de 22 pour l'Asie, 5 pour l'Océanie, 4 pour l'Afrique et l'Amérique.

A quoi tiennent ces énormes différences ? Evidemment, les conditions géographiques, topographiques, géologiques et climatologiques y sont pour une part : mais une part plus grande doit être accordée à l'ethnographie même, c'est à dire, pour notre continent, à la *race blanche*, la plus intelligente et d'une civilisation supérieure, grâce aux principes du christianisme qui la vivifient ; tandis que les autres races, restées généralement païennes, n'ont pu progresser que par l'assistance qu'elle leur a prêtée.

A un point de vue plus étendu, qu'est-ce qu'une densité kilométrique de 42 habitants, pour l'Europe en général, en regard de densités nationales bien supérieures, savoir : 115 pour l'Allemagne, 118 pour l'Italie, 138 pour l'Angleterre 167 pour les Pays-Bas, 246 pour la Belgique ? Sans forcer les chiffres, l'Europe, avec une densité moyenne de 100, compterait un milliard d'individus, et la Terre entière, mieux cultivée et exploitée, en nourrirait tout au moins 5 milliards, au lieu des 1.600 millions qu'elle compte actuellement.

*Colonies.* La force d'expansion de l'Europe lui donne à l'étranger 550.000.000 de sujets, lesquelles ajoutés aux 420.000.000 d'Européens, font un total de 970 millions d'âmes, soit près des 2/3 de la population du globe. — Y compris les colonies, l'empire britannique compte 410 millions de sujets, le quart du globe ; — l'empire russe, 145 millions ; — la France, 90 millions ; — l'Allemagne, 74 m. ; — l'Autriche-Hongrie, 50 m. ; — les Pays-Bas, 45 m. ; — l'Italie, 35 m. ; — la Belgique et le Congo, 27 m. ; — la Turquie, 25 m. ; — l'Espagne, 19 m. ; — le Portugal, 15 millions.

## Bibliographie

— o —

—LES DÉMOCRATES CHRÉTIENS ET LE MODERNISME, par l'abbé EMMANUEL BARBIER. In-12 (424 pp.), 3 fr. 50. — (P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris 6<sup>e</sup> — et E. Drioton, 12, rue du Faubourg-Stanislas, à Nancy.)

Cet ouvrage n'est pas une attaque, mais une défense, une réponse au nom de la vérité religieuse et pour l'honneur de la vérité tout court. Défense victorieuse, réponse péremptoire, écrasante.

Le modernisme une fois condamné, les mêmes hommes dont l'influence s'employait à en propager l'esprit, les tendances, les erreurs, dans le jeune clergé et parmi les milieux catholiques, ont crié bien haut qu'ils n'y étaient pour rien et déclaré textuellement qu'ils n'avaient « rien à regretter, rien à rétracter, rien à changer dans leur conduite. »

Il importait donc de ne pas permettre qu'ils continuent d'égarer l'opinion et d'assurer leur influence néfaste. Trop longtemps déjà, la jeunesse catholique, et même cléricale, a été induite à prendre des sources corrompues pour celles où se puise le véritable esprit catholique.

M. l'abbé Barbier a courageusement entrepris la démonstration de cette complicité.

La méthode documentaire qu'il emploie coupe court à toute contestation, exclut tout doute. Les témoignages qu'il produit sont si clairs et si nombreux que l'évidence en jaillit.

M. l'abbé Naudet et la *Justice sociale*, M. l'abbé Dabry et la *Vie catholique*, M. Fonsegrive et le *Bulletin de la Semaine*, M. Paul Bureau, M. Marcel Rifaux et *Demain*, M. Marc Sanguier et le *Sillon*, la « *Démocratie chrétienne* », ont chacun leur chapitre dans ce livre d'une documentation impitoyable.

Le chapitre *Constatations* qui le termine n'est pas le moins curieux. Il montre par un choix de traits saisissants la nécessité pour les catholiques et le clergé de se tenir en garde contre les *nouveautés de langage* que S. S. Pie X signale au début de son encyclique comme le péril actuel.

L'ouvrage de M. l'abbé Barbier sera pour les esprits sincères un puissant préservatif : il est revêtu d'un imprimatur.